

ENTRETIEN **DOMAINE ÉTRANGER**

Soleils édentés

Roman après roman, l'écrivain mozambicain

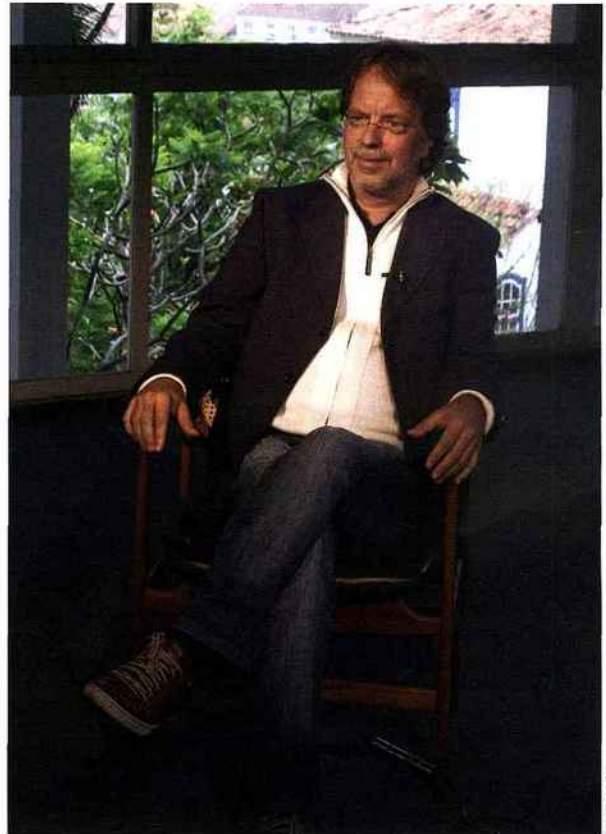
Mia Couto réarpente une langue. Bigarrée, saugrenue, épique.

A l'instar des recommandations portées sur les paquets de cigarettes, les ouvrages de Mia Couto devraient afficher des avertissements du type : « *À partir de cette ligne, vous quittez l'intangible* », « *Ce voyage vous est proposé sans retour ni recours* » ou encore « *Nos univers ne reconnaissent que des parallèles* ».

Dans *Terre sonnambule* (Albin Michel), le premier de ses douze ouvrages publié en 1994, le monde s'enfuit par delà le temps et l'espace tandis que les humains dorment. Les casques bleus du *Dernier Vol du flamant* (Chandeigne, 2009) explosent mystérieusement. Un des deux enfants de *L'Accordeur de silences* (Métailié, 2011) explique qu'il est né pour se taire. Les contes paraboliques de l'écrivain mozambicain dénoncent, raillent l'ère post-coloniale, les potentats africains, le dogmatisme idéologique tout en ciselant l'humanité des êtres et oisellant leur âme. Issu d'une famille de colons portugais, il naît à Beira en 1955. Devient journaliste lors de la révolution des œillets puis reprend des études de biologie. Actuellement, spécialiste des zones côtières, il enseigne l'écologie à l'Université. Son nouveau roman, *Poisons de Dieu, remèdes du Diable*, évoque la quête d'un amour fou intercontinental. Sidonio Rosa poursuit Deolinda, la Mozambicaine qu'il a aimée lors d'un congrès médical à Lisbonne. Nommé médecin coopérant à Vilacimba, il néglige l'épidémie qui sévit (la famine ?) et transforme les villageois « *en va-nu-puants* » pour se rendre au chevet du père de sa bien-aimée. Celui-ci, un bien curieux moribond, a la nostalgie de sa vie de mécanicien dans la flotte marchande portugaise. Deolinda, comme l'Arlésienne n'apparaîtra jamais. Deux saudades se croisent. Deux regards perdus vers des antipodes. Alors qu'autour d'eux tout semble vaciller, muter au-delà du réel et même du rêve. Alors qu'une mystérieuse femme à la robe grise répand des fleurs étranges. « *Ce sont des beijos-da-mulata, les fleurs de l'oubli. On les plante à proximité des cimetières afin que les morts oublient qu'à un certain moment ils ont été vivants.* »

Mia Couto, dans *Poisons de Dieu, remèdes du Diable*, vous présentez une situation en miroir : d'un côté le Portugal, ex-pays colonisateur, de l'autre le Mozambique, anciennement colonisé. Pourquoi ce miroir est-il déformant des deux côtés ?

Toute Histoire officielle d'un côté comme de l'autre est un produit fictionnel, construit à partir d'intérêts historiques particuliers. On peut considérer leurs auteurs comme des romanciers.



Camilla Lam

Mais l'histoire officielle est un résultat mêlé de travail de collecte et d'invention. Ce dont nous nous souvenons est judicieux et ce que nous oublions résulte d'un choix peu innocent. Dans le cas de notre histoire et de l'histoire de l'Afrique, en général, il y a un besoin de culpabiliser les uns et de déculpabiliser les autres encore très présent. Cette lecture officielle du passé est très dangereuse, car elle légitime l'irresponsabilité des dirigeants africains qui ont fondé une sorte de victimisation qui excuse tout ce qu'ils ont pu faire.

L'amour, est-ce le moteur de votre roman ? Le moteur du monde ?

D'une certaine manière, oui. Pas l'amour romantique, mais l'amour comme désir de l'autre et la volonté de créer des liens d'harmonie avec ceux qui appartiennent à d'autres mondes. Cette quête est principalement intérieure : trouver d'autres identités au sein de ce que nous appelons le « moi » et se rendre compte que notre individualité est faite de mélanges, d'impuretés, de croisements. Il est légitime de parler d'amour si le sentiment passe par cette reconnaissance de la diversité qui est en dehors de nous mais est notre propre essence.

Vous donnez pourtant l'impression d'évoquer une dimension plus terrible que la mort, l'absence dont on ne guérit jamais ?

Je ne crois pas. La mort ne signifie pas une absence définitive. Ici, au Mozambique, il est dit que mourir n'est pas partir c'est être oublié. Les morts ne sont pas morts, ils sont présents dans notre environnement. Non seulement ils sont présents, mais ils régissent notre vie quotidienne. La chose importante ici est de savoir

comment s'établissent équilibres et harmonies entre vivants et morts. Cette harmonie avec les morts est ce qui tue la nostalgie.

Le moribond de votre roman dit à son docteur : « Les prêtres, je les ai très bien connus, ils traitent l'âme comme un arbre : ils l'élaguent. Vous non. Vous traitez, disons du corps spirituel. »

Pouvez-vous commenter cette phrase ?

L'idée de l'âme est étroitement liée à la notion d'identité. Nous sommes ce qui est dicté par notre âme, et le discours chrétien va même jusqu'à proclamer que le corps n'est qu'une coquille vide temporaire de l'âme. La notion africaine de l'âme est autre, plus permanente, plus connectée à un temps circulaire qui n'a ni début ni fin et à une communauté existentielle des êtres et des choses. J'aime la formule qui est pratiquement à la base de notre façon d'être : je suis l'autre. Cette absence de limites pour la fabrication de l'identité individuelle peut être une indication importante pour nous tous. Pour revenir à la formule : une âme n'est pas un arbre, parce qu'elle est la racine, l'air, la pluie, les échanges que produisent les arbres pour exister. Et cela ne peut être élagué, mais compris et harmonisé.

Écrire, c'est permettre aux âmes de voler ?

Oui, nous devons avoir des racines. Mais plus que cela, nous devons avoir des ailes pour voler. Et ce n'est pas pour gagner des distances. Mais pour pouvoir traverser les frontières : les frontières intérieures qui nous séparent de nous-mêmes. Et les limites qui ont été inventées pour nous donner une identité forte, ne sont qu'un refuge où nous nous sentons protégés des autres qui nous sont « différents ».

Vos ouvrages ont une grande dimension onirique. Quel est le rôle du rêve ? Rêver pour accepter le réel ou pour aller vers un au-delà du réel ?

Parfois, je me demande comment il est possible pour la plupart des Mozambicains de supporter un quotidien aussi dur et sans perspectives de changement. Je suis fasciné par la manière avec laquelle les Mozambicains (et les Africains, en général) sont capables de produire de la joie devant les souffrances de la vie quotidienne. Peut-être parce que cette division entre la réalité et le rêve n'est pas aussi stratifiée que dans d'autres continents. Disons que nous ne souffrons pas autant de cette dictature de la « réalité ». Une autre frontière existe entre ce qui est réel et imaginaire, une dépréciation de ce qui est établi et proclamé comme la vraie réalité. Je suis un biologiste et quelques-uns de mes amis sont des scientifiques réputés et très efficaces. Cependant, si je leur dis qu'un arbre a passé la nuit à voler, leur première réponse sera : c'est possible ! La réalité plurielle existe. Il y a de nombreux univers, et tout ce que nous savons est lié à notre propre dimension sensorielle. Nous savons aujourd'hui que les lois physiques qui évaluent « des univers » s'appliquent uniquement dans cette bande étroite qui est notre capacité à percevoir. Une chose qu'on apprend dans la réalité africaine est de savoir coexister sans heurts avec l'imprévisible.

Avez-vous le désir de réinventer une langue ?

Ce n'est pas tant d'inventer, mais de découvrir une chose qui était déjà là dans les possibilités du langage. Ce n'est pas seulement un artifice littéraire, mais une condition pour être heureux : utilisons la langue comme un jouet, quelque chose qui est toujours en construction. Nous sortirons grands si nous ne sommes pas seulement les utilisateurs, mais si nous produisons quelque chose qui fait partie de nous comme une seconde nature.

Qu'avez-vous voulu dire dans *Le Dernier Vol du flamant*, avec

cette phrase : « Désormais mon fils je ne parle plus aucune langue, je ne parle que des accents. Tu comprends ? »

J'ai écrit une histoire jamais publiée dans laquelle une femme à l'agonie demande à son mari, de lui raconter une histoire qui lui ferait oublier ses douleurs. L'homme, avec difficulté, lui raconte une histoire. Mais la femme l'interrompt pour lui dire qu'elle souhaite que cette histoire soit racontée dans une langue qui n'existe pas parce qu'elle a besoin d'écouter quelque chose qu'elle ne comprend pas. Comprendre peut lasser et nous avons besoin parfois du plaisir de l'indicible. Faire une pause dans la rationalité intense et permanente est une occasion pour nous de redevenir humble et de reconsidérer la langue qui est quelque chose de non naturel mais résulte d'une construction sociale et individuelle. Lorsque nous considérons le langage comme une production temporelle et éphémère, nous entretenons alors avec lui une relation plus créative.

Les rapports entre l'ex-colonisateur et l'ancienne colonie reviennent souvent dans vos romans. Écrire pour vous est une façon de créer de nouveaux ponts ?

L'idée de pont me fascine. Je viens d'un endroit où la nature s'exprime par des moyens imprévisibles et violents. La pluie, par exemple, ici on vit entre le drame de la sécheresse et celui des inondations. La plupart du temps, il n'y a pas d'eau dans le lit des rivières. Et on nous demande : pour quelle raison tel pont est aussi long, alors que le lit de la rivière est si étroit. Mais le pont a été pensé pour les périodes d'inondation. Cette idée de laisser une marge aux flots est essentielle dans ma vision du monde. Elle n'est pas dessinée d'une manière définitive et nous apprend à relativiser « l'autre côté » du monde. Mais l'idée de pont doit être remise en question quand on traite de la relation entre ancien colonisé et ancien colon. Pour surmonter les conditions du passé et nous permettre de reconsidérer notre patrimoine, et d'autre part de construire de nouvelles entités pour créer une nouvelle interface. Au-delà du pont, il faut réinventer une rivière à nouveau avec de nouvelles marges. Sinon, nous sommes condamnés à perpétuer les fantômes que Franz Fanon, un des fondateurs du courant de pensée tiers-mondiste, avait identifiés il y a quarante ans de cela.

Quelle relation entretenez-vous avec le réalisme magique ?

Je ne donne pas beaucoup de crédit à ces classifications. Je pense qu'aucun Africain ne qualifierait de « réalisme » ou de « magique » ce qui est produit dans la littérature en Afrique. Parce que les limites du « possible » et le sens de la réalité ne sont pas les mêmes que le rationalisme qui s'est imposé comme pensée hégémonique en Europe. Cela dit, je peux affirmer que le soi-disant réalisme magique de l'Amérique latine m'a beaucoup touché. C'était pour moi un feu vert, un permis d'écrire sur les éléments et les mystères du monde invisible dans lequel nous vivons et nous rêvons. Je n'aurai pu jamais écrire ce que j'écris si je n'avais lu Juan Rulfo et Gabriel García Márquez.

Je suis le fils d'un poète, dans ma maison familiale venaient dîner des gens, tous écrivains et poètes. J'ai pensé que c'était une vocation obligatoire et automatique : lorsque nous deviendrions adultes, nous serions forcément écrivains. Aujourd'hui, je sais que ce n'est pas le cas, même si je le suis devenu. La poésie a été ma porte d'entrée en littérature. Je suis sûr que la littérature a un pouvoir incitant au changement et invitant à l'Utopie. Mais je préfère penser que mon travail individuel correspond à un désir de raconter des histoires sans que s'ajoute un quelconque sens épique.

Propos recueillis par Dominique Aussenac

POISONS DE DIEU, REMÈDES DU DIABLE DE MIA COUTO - Traduit du portugais (Mozambique) par Elisabeth Monteiro Rodrigues, **Métailié** 170 p., 17 €